

Vous propose
au
Cinéma

Le Souffle (*Ispitanie*)

D'Alexander Kott

Russie – sortie cinéma 10 juin 2015 – 1h35 - VOST

Avec Elena An, Karim Pakachakov, Narinman Bekbulatov-Areshev

Jeudi 24 septembre 2015 - 21h00

Dimanche 27 - 11h00

Lundi 28 - 19h00

LA PETITE MAISON DANS LA STEPPE

Dina vit avec son père Tolgat dans une maison en bois au milieu de la steppe kazakhe. Cette bicoque délabrée, surmontée d'un drapeau, avec dépendances, puits et enclos, évoque un ranch de western accessible à cheval seulement. En effet, Dina juste nubile a un prétendant, Kaisyn, cavalier local qui la courtise aussi bien à moto. Son rival Max, saltimbanque moscovite, se déplace avec la souplesse d'un acrobate. Depuis la petite maison, les contacts avec l'extérieur se font grâce à un vieux break, au facteur à vélo, à une jeep qui amène en urgence un médecin militaire. Avec joie, Tolgat met un casque pour un tour en avion venu de l'armée voisine. Car, c'est l'été 1947, quand les essais nucléaires débutent à Semipalatinsk, au nord-est du pays, sans que les habitants aux alentours aient été évacués. Père et fille sont en ligne de mire des retombées, plus nocives lorsqu'éclate un orage diluvien. Visitée par des techniciens brutaux avec compteur Geiger, la maison solitaire est remplie de souvenirs. Elle a le charme de traditions rustiques et semble un îlot de civilisation dans la barbarie.

Le génie de la mise en scène célèbre la beauté de la planète, tout en jouant dès l'ouverture sur l'ambiguïté des signes et des augures. Couverte de duvet bleu blanc, la surface du sol frémit au susurrement d'une brise inquiétante, rappelant que le titre du film renvoie au vent radioactif. La chaleur bienfaisante du soleil caresse le visage rougeoyant de Tolgat endormi, tourné vers le ciel et ciblé, via une des plongées majestueuses dont Kott, photographe de formation, a le secret. Toutefois, si l'aurore et le coucher dorés s'emmêlent dans la chevelure de Dina, le feu de la fin est apocalyptique.

Au coin de la maison, l'arbre unique du paysage, dresse ses rameaux noirs, morts et tordus, réminiscence du tableau de Casper David Friedrich. Voici l'objet qui attirera la foule, annonçant la désintégration. La laine du mouton vivant sur lequel Torgat repose préfigure les chaussettes tricotées que Dina lui enlève pour laver ses pieds. A l'intérieur de la maison, les tissus des rideaux et tapis surprennent ; le toucher intervient par suggestion, ainsi qu'un aria d'opéra italien qui incarne la sensualité musicale. Dina endosse les vêtements brodés et les bijoux devant la famille rassemblée, pour mieux les quitter avant de couper ses tresses et de se parer en fille moderne. N'avait-elle pas aidé Tolgat à s'habiller en costume-cravate pour attendre la fin ? Après avoir fait sa valise et un bout de route, nez à nez avec les fils barbelés d'une zone interdite, elle rebrousse chemin en silence, Qu'aurait été sa vie parmi des HLM sordides ?

En correspondance avec la composition des plans et la palette de couleurs, la bande-son, riche en grincements d'engins, partition de piano, orchestre et synthétiseur, est l'éloquence même. Et pour cause ! Aucune parole n'est prononcée dans le film. Les noms des personnages sont tus. Pourtant, les becs d'oisillons dans la gouttière s'ouvrent avec une voracité « bruyante » ! Tout s'exprime dans l'intensité dramatique des situations, par les gestes des mains et des bras tendus, à travers l'expressivité des visages, des sourires et enfin, chez Kaizyn, des larmes, puisque Max a gagné le cœur de Dina, orpheline ; elle et lui partagent un destin. Attention ! au mur de sa chambre s'étend une mappemonde géante. A l'instar de Max qui manie une caméra, Dina observe le monde à travers ses jumelles. *Le souffle* a une envergure planétaire. Pendant un temps, elle a pu entendre le clapotis de l'eau ruisselant sur le sentier sec, le crissement des pas, le crépitement des flammes et le pépiement des oiseaux chantant la simple existence.

Eithne O'NEILL pour POSITIF Juin_2015

«Le souffle», la beauté avant la tempête

Dans ce film à la superbe photographie, le Russe Alexander Kott mêle la simplicité du conte à la dénonciation politique.

Nul doute qu'Alexander Kott trouve plus de beauté aux images qu'aux mots. Son troisième long métrage, *Le Souffle*, en est une démonstration muette et éloquente. Pas un mot n'y est prononcé. Mais que de magie ! Aussi loin que le regard porte, s'étend la steppe kazakhe.

Dans cet océan vivent un homme et sa fille. Entre eux, silence et complicité. Chaque matin, il mène son camion sur une piste, couleuvre de terre, pour une destination inconnue. Elle reste dans la maison rafistolée, à veiller l'horizon à travers ses jumelles. En cas d'ennui, elle pourra tirer un coup de fusil dans le ciel pour avertir son voisin.

Ce jeune cavalier la courtise avec une assiduité taciturne, bientôt troublée par l'improbable arrivée d'un rival : un photographe moscovite tendre et farceur. Tandis que ces deux-là s'affrontent de moins en moins courtoisement, une menace autrement plus terrible sourd à l'horizon.

FUNESTES VISIONS :

Toute mise en scène est affaire de regards. Ici, particulièrement. Le spectateur est d'abord invité à découvrir cette solitude à travers les prunelles et l'imagination de la jeune fille. Par des jeux de perspective, le coton mis à sécher devient un nuage ; le soleil, une pomme rouge que dévore son père à belles dents...

Ses deux soupirants eux-mêmes sont de brillants metteurs en scène, chacun à leur manière. Le premier incarne la tradition et la fiabilité. Leurs rencontres suivent un immuable rituel de gestes. Il y a de la sensualité dans cette répétition. Le second soupirant, au contraire, surgit toujours par surprise – dans un rétroviseur, l'encadrement d'une fenêtre, ou le noir de la nuit. Sa séduction est celle du prestidigitateur.

Mais le regard de la jeune fille est peu à peu détourné vers de funestes visions. Vers une file de véhicules à l'horizon. Qui sont ces hommes aux appareils crépitants ? Pourquoi la santé de son père décline-t-elle ?

« JE VEUX, POUR LES PROJETS QUI ME TIENNENT À CŒUR, GARDER MA LIBERTÉ ARTISTIQUE »

Ce qui semblait être un conte hors du temps s'adosse à une histoire réelle. Celle des essais nucléaires menés par les autorités soviétiques dans le nord-est du Kazakhstan entre 1949 et 1989, en partie pour observer l'effet du souffle atomique sur des populations inconscientes des dangers.

Le Russe Alexander Kott dénonce cette tragédie en faisant irradier la beauté des jours qui la précèdent, alors que de surprenantes images – un avion sorti de nulle part (*Le vent se lève*), un rendez-vous dans le désert – évoquent souvent le travail du Japonais Hayao Miyazaki.

Remarqué fort jeune pour ses talents de photographe, Alexander Kott avait présenté deux courts métrages à l'esthétique très aboutie au Festival de Cannes : *Le Photographe* dans la section Cinéfondation en 1998, et *L'Épouvantail* à la Quinzaine des réalisateurs en 2000.

Mais *Le Souffle* n'est que son troisième long métrage en quinze ans : « Je veux, pour les projets qui me tiennent à cœur, garder ma liberté artistique. Et rares sont les producteurs qui me laissent carte blanche... » Si l'image semble à quelques moments se mouvoir à regret, accompagnée d'une bande-son au soin maniaque, sa poésie demeure translucide, et son propos courageux.

Marie Soyeux pour La_Croix 9_06_15

Court : 30 ans de L'Embobiné
Épisode 5 : Évolution et avenir

Prochaines séances :

- *Un pigeon perché sur une branche...*
- *Red Army*

du jeudi 1^{er} octobre 2015 au mardi 6

Carte d'adhésion valable de septembre 2014 à août 2015

Adhérer, c'est soutenir l'association

Tarif réduit 9€ * Plein tarif 18€

* Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi

Bénéficiaire de tarifs sur les séances :

Embobiné 6€ Normales 6,50€

(hors week-ends et jours fériés)

